

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 41

Artikel: tOINON sOUCl
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En mer.

Une jeune et jolie Genevoise s'embarquait au Havre, pour New-York, il y a environ deux ans. Ce premier grand voyage était pour elle un événement; aussi se promit-elle bien d'en écrire les moindres péripéties pour les envoyer à ses parents, très soucieux de son sort. Elle nota donc journellement toutes ses impressions sur un petit carnet qu'elle a imprudemment égaré plus tard, et qui est tombé, nous ne savons trop par quelles circonstances, dans les mains d'un de nos abonnés de Genève, qui nous en transmet, par copie, le fragment ci-après :

1^{er} jour. — Nous sommes en vue des côtes d'Angleterre. Je n'éprouve nullement le malaise dont j'ai tant entendu parler par les personnes qui ont passé la mer.

2^e jour. — J'aperçois, dans la brume, les côtes d'Irlande. Le spectacle de l'Océan, un peu agité, est grandiose, émouvant. Je songe à ma chère ville de Genève, déjà si loin de moi, à mes parents, à mes bonnes amies...

3^e jour. — Je fais la connaissance de quelques passagers, heureuse de pouvoir converser un peu et faire part à quelqu'un de mes impressions. Chose curieuse, le mal de mer m'est encore inconnu, y échapperai-je complètement?...

4^e jour. — Je visite le vaisseau, qui est presque neuf et des mieux aménagés, au dire de ceux qui m'entourent. Une foule de choses curieuses m'intéressent vivement. Le capitaine, un fort bel homme, à qui je demande un renseignement, se montre d'une politesse exquise; il me fait parcourir le bâtiment dans ses détails et m'explique tout avec la plus charmante amabilité.

5^e jour. — Seule, pendant quelques instants, dans le salon de lecture, je vois entrer le capitaine, qui s'approche de moi d'un air ému.... Il me prend gracieusement la main, la serre avec effusion, en m'y laissant un petit billet,... puis, tout à coup, disparaît!...

Je garde longtemps ce papier sans oser le déplier!.... Rentrée dans ma cabine, — c'était à n'en pas croire mes yeux, — je lus ces lignes écrites d'une main tremblante :

« Mademoiselle, pardonnez-moi... Je ne vous connais que depuis notre départ du Havre; je ne me suis entretenu que peu d'instants avec vous, mais cela me suffit pour vous aimer de l'amour le plus pur, le plus ardent... Je ne songe plus qu'à vous seule, votre personne, vos grâces, toutes les nobles qualités que je suppose en vous, absorbent jour et nuit ma pensée. Ah! prononcez le mot suprême que j'attends de votre bouche, et qui peut me sauver ou me perdre. Dans l'anxiété qui me consume, je vous en supplie, Mademoiselle, répondez-moi!

Il y a dans la cale de la poudre, de la dynamite en suffisance.... Un refus de votre part, un mot fatal, et je fais sauter le navire!... »

6^e jour. — Le billet du capitaine m'a jetée dans une angoisse inexprimable,... ma tête est brûlante, mes idées se brouillent.... pas une personne ici qui me soit assez chère pour que je puisse lui demander

un conseil, personne!... Que faire?... Il est beau, le capitaine, il me paraît bon et capable d'aimer vivement, sincèrement....

7^e jour. — Je sauve la vie à quatre cents personnes.

L. M.

Toinon Souci.

Toinon Souci, dè pè Combremont, cé que prédesái la pliodzo, lo bio teims et mémameint lo tounéro et lè z'einludzo po l'armana dè Berna et Vevay, étai on tot malin; assebin l'avái lo grade d'astrologue d'ortographe, et se viquessái adé, l'aproutsérái bin dái dou-ceints z'ans. Ora, coumeint fasái-te po savái dinsè lo teims que volliavè férè? Copâvè-te dái z'ougnions la né devant tsallanda, ào bin avái-te dái coo pè lè pì que lài démedzivont on an à l'avanço! diabe lo mot y'ein sé; tantià que l'avái son truque à li.

On annâie que cllião dè Combrémont aviont choisi su l'armana onna balla demeindze dào mài dè juin, po l'abbâyi, m'einlevine se ne fe pas on teims dè misère, que lè dzeins coumeinciront à derè à Toinon que ne cognessái rein ào teims. Souci que ne volliavè pas que sái de dè ne pas cognâitrè à fond son meti, sè peinsà que faillai coute qui coute férè vairè ài Combremouni tant quiè iò allâvè sa casasse, et on dévai lo né, s'allâ établi que dévant avoué sa lunette d'approche, que branquâvè contrè lo ciet. Sè cussivè su on banc po mi étrè à se n'ése po vouâiti lo contr'amont, et quand l'avái guegni on momeint, l'entrâvè à l'hôto po marquâ cein que l'avái liaisu per lè aotré. Lè dzeins que lo vouâtvont férè s'étiont amoellâ perquie, et on gaillâ qu'avái lo mot avoué Toinon Souci lâo fe, tandi que Toinon étai pè l'hotò:

— S'on lài rongnivè lé piautès dè son banc po lâi férè 'na farça, et po savái se lài vâo vairè oquie?

— Bin s'on vâo! se firont lè z'autro, et hardi! on gaillâ àovrè la résse dè son couté et rougnè d'on demi-pi lè quattro tsambès dâo banc.

Quand Toinon Souci, qu'avai tot cein vu du derrià lè rideaux dè sa fénêtra, revint s'étaidrè su lo banc, lâo fe: « Mè pourro z'amis, lài a dâo diablio per lè d'amont; tot à remoâ. Ora ne sé pas se l'est lo ciet que s'est élévat ào bin se l'est la terra que s'est a baichâ; mà y'a oquie dinsè, » et sè reintornà po soi-disant marquâ cein, tandi que lè dzeins s'ein alliront, assurâ que Souci liaisâi dein lo ciet tot coumeint lo nové testameint, et que c'étai binsu ein recopieint que s'étai trompâ ein metteint lo bio teims lo dzo dè l'abbâyi.

Mâ cllião que ne lo cognessont pas n'aviont pas ti confiance; et on dzo que l'allâvè à Vevâi à pî, s'arretâ à n'on cabaret dâo coté dè Servion, iò déemandâ oquie à medzi. Quand vollie reparti, lo carbatier lài fe: Vo fariâ mi dè châi restâ tant qu'à déman, kâ n'ein la pliodzo stu tantou et vo porriâ bin étrè rinsi coumeint 'na renaille.

— Caisi-vo, repond Souci! que payâ se n'écot et que modâ pe liein. Mâ onna demi-hâora après, lo teims coumeincè à bargagni, dai gros niolans couvront lè montagnès, lo tounéro coumeincè à ronna, et fe bintout 'na tolla rollie que lo pourro Souci fut tot dépourent.

— Mâ coumeint dâo diablio, savâi-te que volliâvè pliovâi! se sè peinsà Toinon Souci, kâ fasâi portant biô quand su parti dè tsi li. Faut portant que lo satso! et sè revirè po allâ lo démandâ ào carbatier.

— Eh! n'ia rein dè pe ési, lâi repond lo carbatier. Ye tigno l'armana d'on certain Souci dè pè Combrémont, et lo gaillâ est tant dzanliâo que faut adé preindrè lo contréro dè cein que dit; et se vo z'é de que n'aviâ la pliodze, c'est tot bounameint pace que l'armana marquè biô temps. Et vouaïkie!

Et lo pourro Toinon, on pou désappointâ, s'est reinmodâ.

Choses et autres.

Savez-vous, mesdames, par quel détail de toilette une femme peut se faire paraître plus grande ou plus petite qu'elle n'est réellement?... Le procédé est simple. Toute femme qui portera une jupe rayée en travers paraîtra plus grande, et elle semblera perdre de sa taille si cette même jupe est rayée en long. Pourquoi? on n'en sait rien, mais cela résulte d'une illusion d'optique qu'il est facile de démontrer. Tracez très faiblement au crayon, sur une feuille de papier, deux carrés parfaits; puis, avec une règle, une plume et de l'encre, emplissez-les de lignes parallèles rapprochées, horizontales pour l'un des carrés, verticales pour l'autre. Puis, éloignez un peu le papier, et vous constaterez que ces carrés parfaits vous sembleront un peu plus longs que larges dans le sens des lignes parallèles. Et c'est ainsi qu'une jupe rayée horizontalement semble grandir la personne qui la porte, tandis que rayée verticalement, elle lui fait perdre de sa taille.

Il faut soigner ses ongles. Outre que la propreté en fait un devoir, on peut tomber sur un observateur qui, à la seule inspection du bout de vos doigts, devinera votre caractère, vos qualités et vos défauts. On a remarqué en effet que les ongles:

Longs et effilés veulent dire imagination et poésie, amour des arts et paresse; — longs et plats, c'est sagesse, raison et toutes les facultés graves de l'esprit; — larges et courts, colère et brusquerie, controverse, opposition et entêtement; — bien colorés, vertu, santé, bonheur, courage, libéralité; — ongles durs et cassants, colère, cruauté, rixe, meurtre et querelle; — recourbés en forme de griffe, hypocrisie, méchanceté; — mous, faiblesse de corps et d'esprit; — ongles courts et rongés jusqu'à la chair vive, bêtise et libertinage.

Il est facile de constater sur soi et autour de soi que la plupart de ces observations ne manquent pas de justesse.

Du temps que Berthe filait. — On explique ainsi, d'après un manuscrit latin du XIV^e siècle, ce proverbe, souvent usité pour exprimer qu'un événement heureux sur lequel on comptait ne s'est pas produit, ou qu'un désir reste à l'état de souhait: « C'était bon du temps que Berthe filait. »

L'empereur Henri était à Padoue avec la reine Berthe, sa femme. La reine, se trouvant à la messe, attira, par sa mise modeste, l'attention d'une paysanne qui portait aussi le nom de Berthe.

La paysanne s'imagina que sa souveraine était à court de fil. Elle dit à ses compagnes: « Notre reine, la pauvre, n'est guère bien vêtue; je ferais bien de lui offrir ma provision de fil. »

Ce qui fut dit fut fait.

Et, tombant aux genoux de la reine: « Seigneuresse, dit-elle, si j'osais, je vous donnerais de bon cœur ce fil pour vous confectionner une autre robe. »

La reine, ravie de cette ingénuité, accepta l'offre et remit en échange à la paysanne autant de terre que pouvait en mesurer ce fil.

Les autres paysannes, à cette nouvelle, se hâtèrent d'apporter au palais tous leurs écheveaux de fil, dans l'espoir d'obtenir la même récompense; mais la reine leur répondit: « Il est passé le temps que Berthe filait. »

Tous nos journaux se sont divertis dernièrement d'un incident plus ou moins comique survenu entre deux locataires ne partageant pas du tout les mêmes goûts artistiques; l'une jouant du piano jour et nuit, et le voisin, agacé, ripostant avec un tambour.

A ce propos, les excellents conseils donnés par le *Voltaire* à un jeune homme sur le point de se marier, trouveront ici leur place:

« Si votre fiancée manifeste une prédilection marquée pour Strauss, elle est frivole; pour Beethoven, elle est acariâtre; pour Liszt, elle est ambitieuse; pour Verdi, elle est trop sentimentale; pour Mozart, trop prude; pour Offenbach, elle est étourdie; pour Wagner, elle est toquée.

La femme à choisir est celle qui ne sait pas jouer du piano! »

LA MAISON DE L'AVEUGLE.

II

Le mois qui suivit, la ponctualité disparut dans la maison où l'ordre et la régularité avaient toujours présidé. Il y avait toujours une des deux filles dont les absences se reproduisaient et se faisaient sentir aux heures les plus délicates de la journée. Où pouvait-elle être? Quelle nécessité la retenait aussi longtemps dehors, et l'éloignait de ce foyer que quelques jours auparavant elle ne désertait qu'avec peine. Puis laquelle des deux filles brisait ainsi tout à coup avec la régularité de sa vie, jetant une note sombre dans la maison déjà si attristée. La mère, parfois, paraissait s'y tromper, nommant Adrienne ou Lucienne, et reportant sur toutes les deux la faute qui ne devait sans doute n'appartenir qu'à une seule.

Mais le père, lui, ne s'y trompait pas et savait bien laquelle il fallait accuser; cependant, il ne disait rien, attendant une explication qui ne venait pas, mais ne dissimulant pas toujours assez vite devant sa femme et son autre fille le nouveau chagrin qui le dévorait.

Le temps n'aménait aucun changement dans cette situation que pour l'aggraver. Le vieillard trouvait toujours à ses côtés une de ses filles prête à se dévouer pour lui et à l'entourer d'affection, mais il ne pouvait se méprendre, celle-là était toujours la même, et l'autre avait complètement disparu.

— Complètement... souvent même il n'y avait plus que trois couverts à la table du repas... complètement... bien que la mère essayât encore de dissimuler et de jeter une certaine confusion dans l'esprit de son mari.

Un jour, la ruse fut trop grossière et il en eut presque un accès d'humeur.